

laissai-je se concentrer toute mon attention sur une troupe de singes perchés sur les arbres près de moi. Leurs cris inaccoutumés me les avaient fait prendre pour ceux de la grande espèce nommée *izi-mango*¹ par les Cafres de Natal, et c'était pour cela, dans cette supposition, que je retenais presque mon haleine, afin de découvrir ces individus assez rares. Je fus bientôt détrompé; car ce n'était autre chose que l'espèce si nombreuse nommée *om-kaho*, mais criant d'une manière inintelligible pour moi. Assurément ce n'était pas l'expression de leurs sentiments ordinaires, ce n'était pas leur langage habituel, et quelle cause pouvait avoir ainsi modifié les sons de cette troupe?

Je songeais à m'en rendre compte, tout en épiant l'occasion où l'un des plus gros se présenterait sous mon coup. J'étais ainsi accroupi, regardant en haut, de plus en plus étonné non-seulement de la singularité des cris poussés, mais encore de la proximité à laquelle les singes restaient de moi, et de leur façon si gauche, si maladroit, si craintive de s'élancer cette fois d'une branche à l'autre.

Ce peuple de sauteurs hardis à l'excès, d'une souplesse sans égale, narguant jusqu'à l'insulte et connaissant si bien la portée du plomb, avait décidément changé complètement d'allure : on eût dit de caduques vieillards, de timides et prudents caméléons; ils rampaient en trem-

¹ Cette espèce de singe est nouvelle si elle n'est la *Simia monoides* unique au Musée de Paris, et dont la patrie est inconnue.

blant sur les branches ; le saut le plus étroit les voyait reculer ; plusieurs fois l'hésitation était dans leurs moindres mouvements ; la peur pouvait en quelque sorte se lire dans leurs yeux ; ils eussent voulu quitter les branches dont j'étais si proche, et ils ne l'osaient.

J'attendais toujours ; mais aucun de la taille que je cherchais ne s'était encore montré bien à découvert, et avec la patience que possède le chasseur, je ne les quittais pas du regard. Un buisson plus large et plus touffu que ses voisins était à 12 pas, précisément au-dessous des arbres qui portaient la troupe craintive. Quelque chose de fauve traverse à terre ; un long corps se range par delà le buisson, et par attraction mes regards s'y portent et m'y laissent entrevoir une croupe haute de 3 pieds, d'où pend une queue paraissant penicillée. Bon ! pensai-je, voici le veau de la vache tuée probablement la nuit dernière par des hyènes. Cette version, je la croyais juste ; car à peine 200 pas me séparaient de l'habitation de M. Van Breda.

Après un temps d'arrêt de six minutes au moins, fatigué de rester accroupi, je me redressai, espérant quelque changement décisif dans l'allure des singes ; mais rien : ma présence était nulle pour eux, et leurs cris saccadés et brefs n'en continuaient pas moins. Déjà je me disposais à tuer celui qui me paraissait le plus digne, lorsque le corps fauve qui s'allongeait sans bruit se mit entièrement à découvert.

C'était une grande lionne aux proportions démesuré-

ment longues. La tête relevée, elle épiait les singes, et, sans se douter qu'un homme fût si proche, elle restait fixe en me présentant le flanc droit.

Mon premier mouvement fut de la coucher en joue, mais ma première réflexion fut désespérante : n'avoir en main qu'un fusil double chargé pour tuer une faible antilope ! un coup de plomb à bouc, dans l'autre une balle, mais de plomb pur, mais reposant sur un tiers de charge de chasse, juste celle qui est nécessaire pour abattre à 40 pas un mince gibier ! un vrai coup de pistolet, rien de plus ! J'éprouvai tout ce qu'un homme peut ressentir en face d'une belle occasion rare à saisir ; c'était du dépit, et un dépit d'autant plus grand que nul autre sentiment n'était là pour faire diversion, et que même, dès le principe, des tête-à-tête de ce genre n'avaient laissé chez moi aucun accès à la frayeur.

Cependant, avec la conscience de la faiblesse de mon coup, j'eusse pu me laisser dominer par elle, si toute mon attention ne se fût concentrée sur la recherche du point le plus faible que m'offrait l'animal. J'optai pour le tirer en face et en trois quarts au-dessus de l'œil. J'attendais en joue qu'il vint à tourner la tête de mon côté, une chemise blanche que je portais ne pouvant manquer d'attirer sa vue sur moi, parce que certaines couleurs éclatantes jouissent de la propriété d'attraction.

Ce ne fut pas long. Lentement la lionne tourna vers moi sa tête, où ses deux yeux, totalement fermés, appa-

raissaient comme deux raies noires. Elle avait eu le temps de me discerner physiquement ; mais le temps de me voir par la pensée, je ne le lui laissai pas. La lionne reçut au-dessus de l'œil droit ma balle qui la fit tomber sur place, renversée sur le côté gauche, tandis que, pleinement satisfait d'un coup dont, malgré sa faiblesse, j'avais tout droit de bien augurer, je détalai lestement sous le vent, franchissant les buissons de peu de hauteur, ou passant courbé sous les branches, pour me précipiter au plus vite au fond de la vallée, que j'eus bientôt mise derrière moi.

Alors seulement, lorsque je touchai les murs de l'habitation, je pris le temps de respirer. J'étais haletant, sans pouvoir exprimer ce que je voulais ; car la joie, elle aussi, par la dilatation des organes intérieurs, comme encore la précipitation qu'exige son expansion, empêche de parler. Les dames Van Breda riaient beaucoup de ma perte d'haleine, qui tout d'abord m'ôtait la possibilité de répondre à leur question. « Où est le bouquetin ? — Oh ! il est bien question de bouquetin ! Au lieu d'un bouc que vous vouliez, c'est une panthère, puis une lionne que je rencontre ! — Et vous l'avez tirée ? — Certainement, la lionne, 45 pas. Comprenez donc ; elle tirée, tombée, je suis parti leste, et me voilà. C'est un homme qu'il me faut pour m'accompagner à la recherche de la bête ; car, quoique bien adressée, je doute de l'effet de ma balle. Cette recherche d'un animal blessé est infiniment plus dangereuse que la rencontre : aussi veux-je un homme sûr. — Au leager, me

dirent ces dames, vous rencontrerez Kotje-Dafel. C'est le meilleur auxiliaire que vous puissiez espérer trouver ; votre proposition ne peut que lui être fort agréable. »

Effectivement, Kotje-Dafel, qui était le père de mon conducteur, Henning, accueillit ma demande avec joie. « Pour ce qui est des lions, me dit cet homme, je veux bien vous rendre le service que vous requérez de moi, à condition que vous me prêterez votre aide lorsqu'il s'agira d'éléphants ; car, voyez-vous, Kotje-Dafel connaît les lions comme vous pouvez connaître les éléphants ; vous avez besoin de lui, et il aura besoin de vous. »

En disant cela il se ceignait le corps de sa bandoulière, portant devant le sac à balles, et derrière la corne à poudre ; puis, de sa large main, il saisissait le canon de son bon fusil d'un sixième de livre, ajoutant : « Avec une telle arme un homme ne doit jamais avoir peur. — C'est juste ; mais a-t-il tué des lions, ce fusil-là ? » Ce qui équivalait à demander si le maître en avait tué ; car jamais un boer ne prête son fusil, pas plus que son cheval ou sa femme. « S'il en a tué ! » me reprit-il en souriant de doute ; et prenant un ton haut et grave : « Kotje-Dafel est un pauvre diable, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le connaissez. Il n'est pas riche ; mais il le serait s'il avait seulement touché 400 rixdallers par chaque tête de lion.

— Probablement vous vous contenteriez de peu ? — De peu, non ; 40,000 rixdallers et plus, ce n'est pas une

faible somme pour Kotje-Dafel qui n'a rien, rien depuis que Massilicatzi l'a dépouillé des quelques bestiaux qu'il possédait. — Mais, à votre compte, il s'agirait de cent lions et plus. Est-ce possible? Et vous en seriez sorti sans blessures? — C'est précisément cela, rien n'est plus vrai; et ce qui étonne, comme vous l'observez, c'est l'exemption de déchirures personnelles. Mes chevaux n'ont pas été aussi heureux; plus d'un a été déchiré en lambeaux et morcelé sous moi; c'est même à cause de ces pertes que beaucoup de lions doivent de n'avoir pas mangé des balles de Kotje-Dafel.

— Mais vous êtes né dans la colonie même du Cap; les lions ne s'y rencontrent plus, si ce n'est sur les confins du nord, dans les pays de Karroo, où abondent les gazelles, comme dans le nord du vieux Hantam ou du Rogge-Veld. — C'est là même que je suis né, dans le Rogge-Veld. Mais vous savez que les habitants sont contraints par les saisons de conduire au loin leurs troupeaux, et souvent de se porter à de grandes distances au-delà des frontières, dans le pays des Boschjesmans. C'est là que je débutai. Je n'étais encore qu'un enfant, préposé à la garde des chevaux de mon père, quand un lion et une lionne, rôdant aux abords, furent aperçus par moi. Sans nulle doute quelque cheval allait être tué par ces grands dévorateurs, et je regrettai de ne pas avoir un fusil sous la main. Heureusement, les chevaux s'étaient peu écartés ce jour-là; nos chariots n'étaient pas trop

loin ; j'y allai et décrochai le fusil toujours chargé de mon père, absent alors. Une demi-heure après, le grand mâle était étendu, la tête traversée par ma balle. A son retour, mon père me blâma fort d'avoir été si téméraire ; mais, comme l'assentiment et les éloges des étrangers étaient unanimes, je compris que j'avais bien fait ; je me sentis stimulé au point de rechercher de semblables occasions. Bientôt ensuite, lorsque les lions étaient mis sur le tapis, le nom de Kotje-Dafel s'y trouvait naturellement lié au leur. Il y a longtemps du jour de mon début. J'ai bientôt cinquante ans, et chaque fois que l'on voulait se débarrasser de dangereux voisins, on songeait à Kotje-Dafel. Vous aurez ouï parler du grand nombre de lions tués par les boers durant le trajet de l'émigration pour venir des bords de la grande rivière jusqu'à Natal : 380 est un chiffre assez respectable. Eh bien ! dans ce nombre, c'est encore Kotje-Dafel qui en compte le plus pour sa part. — C'est beau, Kotje, et j'envie fort vos succès de chasse au lion. Je donnerais bien quelques éléphants pour avoir tué quelques-uns de vos lions. — Vous voulez rire assurément, reprit Dafel ; car, pour moi, je donnerais tous mes lions jusqu'au dernier pour vos éléphants. — C'est possible, chacun a sa manière de voir ; mais il n'est pas moins vrai qu'un lion est un beau coup de fusil, et que celui qui l'a tué peut en revendiquer quelque honneur. — C'est juste ; mais il est tout aussi vrai qu'il y a autant d'honneur à tuer un éléphant, et quelquefois un immense profit.

Ainsi la peau d'un lion a si peu de valeur que rarement on s'en charge, tandis que les défenses d'un éléphant sont aussi bonnes que de l'argent comptant; et s'il ne vous déplaît pas trop, Kotje-Dafel vous prierait de le prendre avec vous lorsque vous retourneriez à Om-Philos. Il se charge de vous tuer là les lions que vous désireriez, pourvu qu'en retour vous consentiez à lui tuer quelques éléphants, pas trop gros, soit à compter tête pour tête. Kotje-Dafel s'arrangerait fort de votre acceptation.

— Nous verrons, Kotje. Mais dites-moi, alliez-vous seul chaque fois ou en compagnie? Il me semble que des témoins sont un puissant auxiliaire; un homme est plus fort quand il sait être vu. C'est seulement ainsi que le lion se montre courageux, et il pourrait se faire qu'à défaut de stimulant, la résolution vînt à faiblir. Comment faisiez-vous?

— Ma règle est d'aller seul. Je n'empêche pas les témoins de satisfaire leur curiosité; mais je ne veux d'aucune compagnie à mes côtés. Car qu'un seul cède à la crainte et qu'il parte, le lion, que la fuite d'un homme encourage, se met à ses trousses; l'ordre d'attaque est changé. Chacun alors court un danger qui ne se fût pas présenté si un agresseur se fût trouvé seul. Et puis encore, dans une compagnie de ce genre, chacun compte trop sur son voisin, tandis que l'on ne doit avoir de confiance qu'en soi-même. Un bon cheval bien dressé, un excellent fusil simple de gros calibre, un seul coup à tirer pour lequel

l'attention, le coup d'œil et la fermeté concentrent tout ce qu'ils peuvent : voilà ce qu'il faut. C'est un duel à mort où l'homme a le premier coup et tout avantage. Pour peu qu'il ait de sang-froid, rien alors de plus aisé ; mais pour tenter de le faire, il est indispensable de se bien connaître soi-même, car la moindre hésitation au moment critique peut causer la mort du chasseur.

— Donc, Kotje, vous préférez être seul pour ne pas être trompé dans la confiance que vous eussiez pu mettre chez d'autres, et cela me semble juste ; parce qu'un homme peut assez sûrement répondre de son œil et de son bras, tandis qu'il ne le pourrait, si ces parties étaient celles de son voisin, ensuite parce que la contagion du mauvais exemple peut exercer sa triste influence même sur le plus brave, même sur l'homme qui par sa nature s'y refuse le plus ; la peur enfin, que je me permets de considérer au nombre des maladies contagieuses sur les masses, où elle est éphémère, et comme de naissance perpétuelle, incurable, chez les individus dont le foyer la transmet. En cela encore vous avez raison. Mais, dites-moi, jugez-vous un cheval indispensable?... Pourquoi préférez-vous un fusil simple, un seul coup à tirer?... Pourquoi encore l'extrémité de votre arme n'est-elle pas munie d'une baïonnette?... Pourquoi ne portez-vous pas tout au moins un sabre-poignard, un couteau de chasse à la ceinture?...

— Voilà bien des pourquoi, reprit Kotje, de son air froid

et lent qui m'allait assez peu. Vous parlez avec la rapidité commune à vos compatriotes : en deux mots vous voulez tout savoir, et je pense que déjà vous savez aussi bien que moi ce que je dois vous répondre. Cependant, je dois vous le dire, vos questions sont si simples que si elles n'étaient pas telles, elles m'embarrasseraient autant que le matériel dont vous prétendez embarrasser un chasseur. D'abord un cheval n'est indispensable qu'en plaine, où la fuite est aisée, lorsque le lion n'est pas en dessous de 35 pas. Ainsi, par exemple, à 20 pas la distance est trop courte; d'un seul bond, le lion, s'il n'est que blessé, s'élanche sur la croupe du cheval, dont la bride passée au bras gauche du chasseur fait que monture et cavalier courent les mêmes risques. Dans les bois, le cheval est plus qu'inutile, il embarrasse en pure perte. Il est ensuite naturel de préférer l'usage d'un seul canon de bon calibre dont l'effet est plus déterminant, parce que ce seul et unique coup sera toujours mieux tiré que s'il devait être suivi d'un autre, et encore le second coup, si le danger exige qu'il soit tiré, l'est toujours dans un état de précipitation qui empêche toute justesse; dans ces circonstances, un fort vaut mieux que deux faibles. C'est pourquoi nous ne sommes nullement partisans de fusils doubles pour ce genre de chasse. Quant à l'usage d'une baïonnette, croyez-moi, le mieux est de la laisser aux soldats. Non-seulement elle entrave en accrochant les moindres branches, mais encore sa position gêne la vue du guidon, et par sa pesanteur

elle occasionne un tremblement, cause première de maladie ; de plus, si vous êtes appelé à vous en servir quand le lion fond sur vous, quel sera l'effet de cette allumette au bout de votre arme ? Il est impossible que vous ne soyez pas renversé par le choc ; il est impossible qu'elle détermine la mort instantanée du lion, même en supposant qu'elle ait traversé les parties vitales ; vous seriez déchiré en lambeaux avant que l'animal tombât privé de vie. Maintenant, pour ce qui est de sabres-poignards, je vous prie de m'en faire grâce, comme aussi des pistolets que vous avez oubliés dans votre équipement. Vous savez que ce n'est pas avec des aiguilles que l'on tue des ratels ou des hyènes. Le lion est fort, il exige du solide produisant une hémorragie aussi rapide que possible. L'expérience m'a convaincu que, le cœur traversé par une balle, ce roi des animaux, dont la vie est tenace, conservait encore assez de force pour tuer le cheval et le cavalier : c'est une pareille circonstance, dont je fus témoin, qui m'a constamment engagé à ne tirer qu'à la tête. Là, c'est bien différent ; la mort est aussi instantanée que le coup ; pas un signe de vie, rien qu'un tremblement nerveux, un retraitement des muscles vers les jambes, à peine d'une seconde de durée, et l'animal est anéanti avec toute sa force et toute sa colère.

— Je vous remercie, Kotje. Voici le sentier qu'il nous faut gravir ; taisons-nous, nous sommes proches et je vous indiquerai les lieux. Attention ! Voici la vache morte ; tout près

est tombée la lionne! » Hélas! je ne vis que trop bien la place où elle avait été renversée. Les herbes étaient foulées, mais elle était partie; pas une goutte de sang épanchée; quelques traces que Kotje reconnut pour être celles d'une forte lionne, et voilà tout. J'éprouvais déjà ce désappointement dont tout chasseur connaît si bien la souffrance. « Suivons toujours, me dit Dafel, nous verrons. » Et nous nous enfonçâmes de plus en plus dans des fourrés impénétrables pour tout autre que pour nous.

Deux heures de perquisition fatigante n'aboutirent à rien; les traces étaient d'une suite trop difficile, il fallait se résoudre à retourner les mains vides: c'était pénible. « Allons-nous-en, me dit Kotje; tout est à recommencer; demain vous serez peut-être plus heureux. — Ah! oui, demain! fis-je de l'air le plus incrédule; demain rien de plus qu'aujourd'hui. « Le désespoir m'avait gagné; à peine tenais-je mon fusil, que par négligence je portais à l'épaule; au même instant une hyène, *Hyæna crocuta*, me part presque entre les jambes et disparaît avant que j'eusse pu armer. « Allons-nous-en, Kotje. Vous avez trois fois raison, car je joue de guignon aujourd'hui... A demain donc! — Vous pouvez compter sur moi, si cela ne dépend que de ma volonté. »

Le jour suivant, Kotje-Dafel n'était pas disponible. Je tenais à recommencer mes recherches; je voulais un témoin et n'en trouvais pas, lorsqu'un Allemand tout bossu, plein de bonne volonté parce qu'il ignorait le danger, vint

m'offrir ses services. « Savez-vous tirer? — Non. — Que prétendez-vous faire? — Vous accompagner. — Pourquoi donc? — Afin de voir un lion. — Seulement le voir, non le tuer? — Le tuer également si la chose est faisable. — N'aurez-vous pas peur? — Je ne crois pas. — Pourquoi ne croyez-vous pas? — Parce que je suis assez homme pour me posséder pleinement. — C'est très-bien; alors vous viendrez. Disposez-vous et leste, car nous n'avons pas de temps à perdre. » Et, à part, je songeais qu'il y a toujours chez un bossu quelque bonne qualité cachée.

Quelques minutes ensuite on riait de me voir partir avec un bossu; il me fallut essuyer une pluie d'épigrammes que je ne reproduirai pas.

Quoi que l'on pût dire, l'Allemand à l'échine anguleuse marchait sur mes talons comme si pas un mot ne se fût adressé à lui, et j'en augurai bien. Nous voici bientôt au milieu des arbres, se croisant par les pieds autant que par les branches; nous nous frayons difficilement un passage à travers leur enlacement. Là encore il me fallut bien reconnaître les avantages dont jouit un bossu. Ainsi, pour mieux discerner les objets à quelque distance, il est indispensable dans ces bois de marcher en se courbant infiniment. J'étais déjà rompu de fatigue à cause de cette position gênante, qui comprime le jeu des organes respiratoires, que mon bossu était encore frais comme au départ, et se permettait de me regarder en souriant de ce sourire que l'on connaît à ses semblables.

Deux heures s'étaient ainsi passées sans avoir rien vu, rien ouï de ce que nous cherchions, rien, pas même une seule trace... patience tirait à sa fin. Deux chiens qui nous accompagnaient avaient pris les devants malgré nous : ils furetaient çà et là, mais ils étaient hors de notre vue. Pas un indice n'avait été recueilli par eux, rien n'avait été signalé. Le bois devenait quelque peu ouvert, la vue pouvait s'étendre jusqu'à 40 pas. Tout d'un coup mes yeux s'arrêtèrent à 35, fixés sur quelque chose de blanc et de fauve. « Chut ! fis-je en étendant la main derrière moi vers mon suivant en lui désignant le point en question : c'est mon lion d'hier. Attention ! » Et je m'avançai de 5 pas. Rien ne bougeait ; je le croyais mort. « C'est bien lui, répétai-je ; il est mort ! » m'écriai-je. A peine avais-je dit, que nos chiens, qui avaient croisé la piste, se mirent à aboyer.

Le lion, qui n'était nullement mort comme je le croyais, se relève, se ramasse et bondit, nous présentant le travers, pour retomber à 15 pas et rebondir encore. Il semblait voler ; sa crinière imitait une paire d'ailes. C'était un noble mâle que, par mégarde, nous avions distrait de sa sieste. La stupéfaction la plus grande m'avait enlevé, comme à mon compagnon ébahi, toute pensée de l'ajuster. La rapidité, l'élan de l'animal m'eût aussi interdit la possibilité de le tenter avec succès. Une flèche qui part, un oiseau qui glisse sur ses ailes étendues ne sont pas plus prompts. Le lion avait comme laissé derrière lui un long

sillon en secteur de cercle de sa grande image partout répétée, existant partout à la fois. Il était absent que je le voyais encore, comme s'il se fût soutenu dans l'air sur ses jambes antérieures étendues.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? dit l'Allemand. — Probablement parce que je n'y ai pas songé : la surprise, pour l'instant rapide comme l'éclair, voilà mes raisons; et vous, en avez-vous eu l'intention? — Non pas tout à fait; mon plus grand désir était de le voir. — Vous l'avez vu; vous devez être plus satisfait que moi, parce qu'un lion délogé si brusquement est un lion qui en a pour dix minutes à courir tant la peur le possède. » Et tous deux, l'Allemand joyeux de pouvoir dire qu'il avait vu, moi mécontent de n'avoir pas eu quatre secondes de plus, nous rejoignîmes Conguela, où les faiseurs d'épigrammes se groupèrent autour du petit bossu pour l'entendre narrer avec beaucoup d'esprit le saut du lion.

Là le bossu fut le but de tous les honneurs, de toute la déférence due à la résolution témoinnée par un corps faible et maladroit. Quelques sceptiques s'étaient bien levés contre lui; mais l'Allemand, trop sûr de son fait, leur proposa de venir inspecter les traces, pour lesquelles il s'offrait comme guide. Cette condescendance outrée leur ferma la bouche et rangea de son côté les rieurs, probablement parce que beaucoup des rieurs ne se sentaient pas la force de rendre sourire pour sourire au lion qui rit sérieusement, fronçant la lèvre, découvrant ses blanches

dents nullement osanores, agitant ses courtes oreilles postérieurement revêtues de noir et semblant dire : « Allons, êtes-vous prêt? je le suis. »

Une masse d'hommes excellents tireurs, l'élite des boers, avait alors le leager de Conguela pour camp ; une partie s'y trouvait en repos, tandis que l'autre, occupée dans les tranchées, piochait la terre ou fusillait tout ce qui se laissait voir au camp des Anglais. Mes tentatives infructueuses furent aussitôt connues de tous, mais pas un ne s'offrit à moi ; Kotje-Dafel lui-même disait que des bois d'un accès aussi difficile étaient pour cette chasse des lieux mauvais, et aussi, comme tireur exact, tout son temps était pris au point de ne pouvoir disposer de quelques heures pour m'y accompagner encore, de telle sorte que je dus renoncer à mes recherches. Prétorius y contribua également de tout son pouvoir lorsqu'il en eut connaissance, par cette réflexion émise qu'un officieux me transmit : « A l'heure où nous sommes, un coup de fusil peut décider de notre sort ; la poudre est rare, qu'on la ménage, et que pas un coup ne soit tiré sur ce qui n'est pas Anglais. » Les lions n'étant pas venus d'Angleterre, force me fut de m'abstenir et de me laisser aller corps et âme à l'ennui de la lenteur des événements.

Avant de quitter ce sujet, je vais offrir quelques détails descriptifs sur ce maître des forêts.

Le lion, qui, chez nous, jouit d'une si haute réputation de noblesse et de courage, ne la conserve probablement

aussi entière que parce qu'il habite loin de notre pays et que nous ne sommes nullement à même d'observer ses mœurs à l'état sauvage. Au dire des chasseurs sud-africains habitant les contrées nouvellement envahies, où chaque jour l'on rencontre de ces animaux, le lion est un animal qu'il est prudent de laisser passer sans molestation. Sa chasse offre des dangers, et la possession de sa peau, ne rapportant que 50 ou 75 francs, ne tente pas suffisamment la cupidité pour engager des hommes à en faire la chasse spéciale. Aussi le plus souvent le lion doit-il la vie à son peu de valeur intrinsèque. Mais, par suite de ses déprédations nocturnes, quand, après avoir dispersé des bœufs, le lion s'est emparé de quelqu'un d'entre eux, la colère du boer, lésé dans ses intérêts les plus chers, ne connaît point de bornes; elle ne calcule plus rien, et son apaisement ne sera complet que lorsque la peau du lion portée au marché aura payé une partie des pertes.

Notre boer partira seul à cheval; quelquefois des amis l'accompagneront, mais la société est peu utile; elle tourne même fréquemment à l'avantage du lion que l'on attaque. L'animal a été vu; il s'est levé; lentement et fièrement il a parcouru de 15 à 30 pas, jetant fréquemment un regard sur ses derrières, puis il s'est couché. Son parti est bien pris: ce qu'il veut, c'est, tout d'abord du respect; l'attaque-t-on, c'est vaincre ou mourir.

Le boer l'approche à 30 pas. Jusque-là point de danger; il est libre encore de l'attaque et de la retraite; mais,

bien résolu, notre homme tourne son cheval la croupe du côté du lion. Il en saute à bas, conservant la bride passée au bras gauche; il ajuste et tire. Que la balle ait atteint la cervelle, la mort est instantanée; l'animal roule ou s'affaisse alors, sans rien témoigner qu'un tremblement des pattes, qui s'allongent, et tout est fini. Mais que le chasseur ait tiré en plein corps, la question change. Il est impossible de savoir si le coup est léger ou mortel; l'hémorragie peut se déclarer dans l'effort violent que fait l'animal pour se venger; elle est plus ou moins prompte, lors même que le cœur a été traversé de part en part; et dans une circonstance de ce genre à moi connue, il arriva que le lion vécut encore assez pour s'élancer sur le cheval, le déchirer de trois coups de patte, lorsqu'il expira proche du cavalier, renversé par le choc.

Que l'animal ne soit que légèrement blessé, le chasseur doit s'attendre à une sévère riposte dont ne saurait le sauver le galop de son cheval, trop lent à s'ébranler, et sur lequel tombera le lion au second ou au troisième bond. Faire tête alors en croisant la baïonnette, je le suppose, système inventé par des chasseurs de cabinet, serait un pis-aller inutile, nuisible même; car du choc l'homme le plus solide sera renversé sous le lion, et en admettant même que l'animal se soit enferré le cœur, l'heureux succès inespéré n'empêchera pas que l'homme ne soit déchiré en lambeaux d'un coup de griffe ou croqué d'un coup de dent.

Le mieux, en pareil cas, est de faire le sacrifice du cheval en s'en écartant pour recharger son arme, et tout chasseur qui se possède pourra, s'il le veut ensuite, approcher à bout portant le carnassier furieux qui s'acharne sur sa victime, et l'étendre d'un seul coup à ses pieds, parce que, dans les efforts que fait le lion pour mordre à plaisir, les muscles des mâchoires agissent d'une façon puissante, tandis que les organes voisins restent neutres, comme si leur coopération était inutile. Ainsi alors les yeux sont fermés, et le lion, qui savoure la vengeance, ne voit pas plus que s'il était aveugle. Les Cafres des frontières de la colonie du cap de Bonne-Espérance, vulgairement nommés *Kaal-Kaffers*, Cafres chauves, sont tellement convaincus de cette particularité qu'ils basent leur mode d'attaque sur sa connaissance.

L'un d'eux, porteur d'un vaste bouclier de buffle épais et dur auquel a été donné une forme concave, s'approche le premier de l'animal et lui lance hardiment une assa-gaye. Le lion bondit vers son agresseur; mais l'homme s'est laissé tomber à plat sur la terre, et son bouclier le recouvre de même que ces cônes marins adhérent aux rochers sans permettre la moindre prise. Un instant de satisfaction s'écoule pour l'animal indécis, puis il essaie ses griffes et ses dents sur la partie supérieure du bouclier, qui les voit glisser sans effet produit. Il redouble en y mettant plus de force, et alors, cerné par la bande d'hommes armés, son corps est tour à tour percé de vingt, de

cent assagayes à la hampe trémoussante qu'il s'imagine recevoir de l'homme qu'il tient sous lui. Les assaillants se retirent, le lion s'affaiblit bientôt et tombe à côté du Cafre à la carapace, lequel a soin de ne se dégager que quand le terrible animal ne donne plus signe de vie.

Le cheval, dans la chasse du lion que font les boers, a son utilité, non dans le but de joindre l'animal, lequel, s'il est vu en plaine découverte, atteindra toujours son ennemi, mais bien pour sauver le cavalier des griffes du lion, par substitution si le cas l'exige; car il est à la connaissance de tous les chasseurs sud-africains que le cheval est toujours la première victime. Le cheval est un traître qui prête son dos à l'homme; le lion ne le craint pas; il en vient facilement à bout; il en fait sa proie favorite. L'homme, au contraire, diffère des animaux à quatre pieds; le lion le craint davantage; fréquemment ceux de sa race sont tués par lui, et dans toute contrée giboyeuse il ne dévore pas l'homme après l'avoir tué.

Certains animaux, lorsqu'ils sont mortellement blessés, témoignent une faiblesse qui résulte soit de leur peu de moyens de défense, soit de la douceur de leur caractère: les uns poussent des cris plaintifs qu'ils ne font entendre qu'à cette heure suprême, les autres versent des larmes; le canna, *Boselaphus oreas*, surtout, attendrit le chasseur, qu'il semble implorer, au lieu de se servir contre lui de ses redoutables cornes; d'autres se résignent simplement, sans donner aucune marque ni de force ni de faiblesse.

Le lion diffère d'eux tous ; il semble se rapprocher de l'homme ; il participe hautement du désespoir du vaincu. A-t-il la conscience de sa mort prochaine, tant qu'il conserve la faculté de se mouvoir, griffes et dents sont en action ; sa défense peut être comparée à la plus vigoureuse attaque ; mais est-il démonté, ses ennemis se tiennent-ils à une distance infranchissable pour lui, traversé déjà dans ses parties vitales, le désespoir s'empare tout entier de lui, l'effort de ses dents se tourne contre lui-même ; il se croque les pattes, se brise les doigts comme s'il tentait de s'a-néantir, comme s'il voulait devenir l'auteur de sa propre mort. C'est un véritable suicide que les armes reçues de la nature ne lui permettent pas de consommer.

Mais un si grand courage n'est provoqué que par des circonstances indépendantes de la volonté du lion ; et jugé sous un autre aspect, le roi des animaux ne mérite plus son titre ; il n'est même plus digne du respect qu'on lui porte. En effet, et plus de cinquante fois je l'ai vu, le lion pris au dépourvu s'enfuit à l'aspect d'un homme seul, d'un enfant, d'un chien qui surgit inopinément devant et proche de lui. Dans un pays coupé de ravins, parsemé de collines, présentant quelques bois qui servent à couvrir sa retraite, le lion détale à 500 pas sur le seul bruit de voix d'hommes que lui apportent les vents. Il est certain de n'avoir point été soupçonné ; il fuit prudemment de crainte du danger ; la compagnie de trois ou quatre de ses semblables ne le rassure pas ; il part avec eux, douce-

ment et sans bruit d'abord, rapidement et par larges bonds ensuite. La peur, sans aucun doute, s'est emparée de lui, et il cède à la peur !

Est-ce en pays découvert, où se présentent des inégalités de terrain : le lion en profite, mais il n'ose se lancer à la course ; il craint de donner à penser à l'homme qu'il songe à fuir. Il semble redouter de compromettre sa dignité ; il tourne, retourne, comme s'il s'occupait d'autre chose, mais s'éloignant toujours ; et sans aucun doute il ira loin si l'homme ne fait aucune démarche. Veut-on l'arrêter dans sa retraite lorsqu'il reste ainsi en vue, rien de plus aisé : il suffit d'agiter les bras et de le héler fortement ; le lion reste en place et écoute ; mais quand le silence se fait, le lion continue. Va-t-on droit à lui en criant encore, il s'arrête de nouveau ; souvent même il se couche immédiatement. Malgré lui, le lion accepte le défi lancé ; cette fois son honneur, sa réputation de courage, sont mis en jeu. Mais le chasseur peut, s'il le veut, déloger l'animal de sa position prise, et le moyen est aussi facile qu'étrange.

Des herbes longues d'un mètre couvrent la terre ; que l'homme qui s'en approche de loin s'y accroupisse ou qu'il s'y couche, l'animal s'inquiète de ne plus voir son ennemi. S' imagine-t-il que celui-ci va le tourner ou se préparer à bondir, à l'attaquer d'une manière imprévue ? Je ne sais ce qu'il est convenablement permis de supposer en ce cas ; mais tant de fois je l'ai essayé, et jamais le lion

n'est resté en place. Bien plus, quand je ne le voulais pas, pour m'être simplement agenouillé afin d'éviter des branches d'arbres, ou pour mieux ajuster mon canon de fusil sur des lions levés de quelques pas, en se tenant à trente, je vis chaque fois partir ces animaux, saisis d'une panique irrésistible, et, outre ceux qui me sont propres, mille faits de ce genre que m'ont racontés des chasseurs plus vieux et plus expérimentés que moi confirment pleinement mon opinion à cet égard.

Il ne faut pas croire non plus qu'il soit dangereux de blesser un lion surpris sans s'y attendre; son premier mouvement sera toujours de fuir s'il est en état de le faire. Ainsi donc qu'un lion sommeille, les jambes allongées, ou qu'il guette sa proie, sur laquelle il a concentré son attention, pourvu qu'il ne sache rien du chasseur, celui-ci ne doit jamais hésiter à faire usage de ses armes: ainsi j'ai fait maintes fois, à de très-courtes distances, sans courir le moindre danger.

La nuit, cet animal, qui, comme tous ceux de la race féline, jouit d'une excellente vue, atteste par ses actes une audace voisine de la témérité. Le domaine de l'homme, dont il s'écarte pendant le jour, lui devient familier durant les ténèbres. Le lion ne balance point à saisir le cheval attaché près du maître qui dort et le bœuf fixé par les cornes aux roues d'un chariot habité, souvent même en dépit des chiens, trop tardifs à aboyer. Le cri des hommes, la détonation du fusil, ne réussissent pas à le chasser;

mieux vaut l'usage du long fouet, dont la mèche le châtie et l'effraie par son éclat trop voisin.

Mais que l'homme change brusquement de rôle, qu'il blesse le lion trop confiant dans les avantages que lui offre l'obscurité plus ou moins incomplète, le lion alors, désappointé, honteux et penaud, se retire sans plus rien oser tenter. En effet, la partie est perdue pour lui : les bœufs, solidement fixés, sont tous debout, incapables d'obéir à la peur qui les presse de fuir et les livre au lion ; les chiens aboient, prêts à relancer le voleur, et les hommes ne dorment plus. Que la lune se démasque un instant ou seulement que quelques étoiles vous désignent d'un rayon le lion dont le plan d'attaque échoue, tirez-le hardiment : confus, il partira. Ainsi, encore une fois, ai-je fait à 10 pas sur un lion d'abord, suivi peu à près de sa femelle. A défaut de toute autre arme sous la main, mon fusil double chargé du n° 5 fit grogner et partir l'un et l'autre sans qu'ils osassent témoigner autrement leur colère.

Dans les contrées où, faute d'un gibier suffisant et facile, le lion est réduit à convoiter le jour les troupeaux des habitants et à tenter d'en saisir quelqu'individu la nuit, son habitude est de faire plus d'un repas de sa proie. Pour peu que l'on prenne ses précautions et que l'animal ait faim, il est assez aisé de l'avoir sous le coup du fusil ; il suffit de se poster à proximité des débris et d'y attendre patiemment que le maître paraisse. C'est d'ordinaire entre dix et onze heures de la nuit que l'espérance du chasseur

se réalise ; le lion arrive lentement par le dessous du vent, et toute chance favorise l'homme, si l'animal n'a point croisé la ligne de ses émanations ; mais pas de bruit, pas un souffle inutile, que pas une feuille ne bouge ; et, blessé sans aucun soupçon, l'animal partira s'il n'est étendu mort.

Si, au contraire, le lion a deviné la présence du chasseur, qu'il l'ait entrevu, celui-ci court les plus grands risques. Cette fois le lion se considère maître de ce qu'il a conquis, et d'ordinaire il ne souffre point de partage. Gare à l'homme ! Que tout son sang-froid lui vienne en aide, qu'il n'ait pas la malheureuse idée de tergiverser, qu'il tienne bon, qu'il s'accroupisse. Cette mesure le sauvera peut-être de l'attaque, où le tir est si inexact et si difficile ; et si l'animal, dans son hésitation, se présente bien à découvert, que le coup parte et l'étende raide sur place, sinon le lion sera le maître, et bientôt la lune projettera sa pâle lumière sur un groupe effrayant que l'on se figurera.

Cependant, et c'est ici le lieu de faire cette intéressante remarque, il arrive quelquefois que, par un caprice inexplicable, généralement qualifié de générosité, le roi des animaux ne tue pas l'homme qu'il tient sous lui, bien qu'il en ait été blessé le premier. Quelquefois il se contente de divers coups de dent qui brisent et broient les membres, ou d'un seul qui laboure la poitrine de quatre sillons. Il borne là sa vengeance et s'en va. J'ai connu un intrépide chasseur qui deux fois en sept ans avait été tenu de la sorte par un lion blessé ; la première lui avait valu deux

fractures aux membres, la seconde six, sans compter les profonds stigmates laissés par les griffes sur maintes parties de son corps. Un autre, du nom de Vermaes, non moins intrépide, tenu plus d'une minute par une fameuse lionne, en fut quitte pour quatre traces profondes des canines, glorieuses cicatrices qu'il me découvrit avec un air de vive satisfaction. Et pourtant la vie de ces hommes avait été complètement à la merci de ces terribles animaux. Mais prétendre assigner une cause à leur conduite admirable, étonnante, me semble difficile, pour ne pas dire impossible.

Le lion est donc plus pacifique et moins dangereux pour l'homme qu'on ne se l'imagine ordinairement. Il arrive tous les jours que les Cafres, qui n'ont pas d'armes à feu, traversent avec leur famille des espaces où circulent de ces animaux, et pour ces hommes la présence des lions n'est point une cause d'effroi. Un ou plusieurs lions bondissent à 40 pas et se maintiennent à 30 ; les Cafres passent comme sans y prendre garde, et jamais je n'ai oui parler d'accidents dont les lions eussent été les auteurs sans provocation. Ces mêmes Cafres chassent-ils devant eux des bœufs ou des vaches, la question peut changer ; je ne réponds pas des bêtes à cornes, non plus des propriétaires qui voudront les protéger. Mais ici l'on peut voir encore que le liou ne s'adresse pas directement à l'homme.

Ainsi les peuples pasteurs sont les seuls dans ces contrées qui aient quelque chose à redouter du lion. Ils sont les

seuls qui voient avec plaisir la mort du lion, et pourtant si cet animal a expié de sa vie quelque rapine commise, j'oserais dire que c'est une dîme assez justement prélevée. En effet, le lion a véritablement dans ces parages son incontestable utilité; et voici comment je la prouve : que depuis *Draakens-Berg* ou des sources du Touguela jusqu'au tropique du Capricorne, pas un lion n'existe, il est certain que les hordes de gnous et de couaggas (*Catoblepas gnou et taurina et Equus Burchellii*), qui n'y sont déjà que trop nombreuses, vont se multiplier dans une effrayante proportion. Je ne demande pas dix ans, et les peuples pasteurs n'y trouveront pas une pointe d'herbe pour leurs bestiaux.

Il y avait beaucoup de lions quand je traversai d'*Elands-Rivier* à *Vaal-Rivier*, puisque chaque jour nous en apercevions plusieurs, et que presque chaque nuit ils tentaient de saisir nos bœufs; leur nombre était cependant insuffisant, puisque leur mission n'était pas remplie, et cela est d'autant plus vrai qu'avant d'atteindre *Vaal-Rivier* je cheminai six journées sans que mes bœufs trouvassent à saisir le moindre gazon. C'était l'hiver, tout avait été tondu par les gnous et les couaggas, dont la bouche et les dents rasent littéralement la terre, et pas un pouce de terrain n'existait sans porter l'empreinte d'un pied. Or, dans des terres friables, ces empreintes équivalent à un labourage.

Donc, s'il n'y avait pas de lions qui diminuassent le nombre d'individus des espèces herbivores sauvages, non-

seulement les Cafres ne trouveraient pas de pâturages pour leurs bestiaux, mais les gnous et les couaggas eux-mêmes verraient leurs masses entières y périr d'inanition, si l'émigration leur était interdite. Il est vrai que quand l'homme civilisé ou simplement doté d'armes à feu s'établit quelque part, le lion n'a plus de mission à remplir, puisqu'alors l'homme le remplace, et bientôt disparaissent les herbivores et les carnassiers. Mais avant disparition complète, comme la proie devient de plus en plus difficile à saisir, comme encore les animaux domestiques sont moins rapides à la course et de condition meilleure, le lion se jette sur eux, et sans ce concours de circonstances il les préfère lors même qu'abondent gnous et couaggas. C'est ce qui explique la molestation dont sont l'objet les voyageurs qui ne circulent qu'avec de longs attelages.

Les peuples qui, par suite de guerres désastreuses, vivent simplement des produits de la terre, ou ceux qui, comme les Boschjesmans, ne vivent que de chasse, sont loin de vouer leur haine au lion. Pour eux, il n'est nullement nuisible, et dans mille circonstances il leur est utile. En effet, le mode de chasser de ces hommes n'offrant un rapport ni grand ni certain, ils sont fréquemment réduits à chercher fortune dans les bois. Le lion leur laisse de grands débris nullement à dédaigner, et chaque matin des vedettes recueillent les indications des vautours, qui jamais ne les trompent. Le manteau de plus d'un Makaschla est fait de la peau de la proie du lion, que la moelle des os

de la victime a rendue souple, tandis que le même homme s'était repu de sa chair : aussi ces peuples ne se souciaient-ils nullement de m'aider à les débarrasser de ces voisins, dont ils prisent les services.

Il est très-naturel que les mœurs du lion subissent des modifications suivant les climats et les lieux qu'il habite. Ainsi la description que j'en donne ne regarde que celui de l'Afrique australe. Peut-être diffère-t-elle de celle que l'on ferait du lion du Sahara ; mais le fond, ce me semble, doit rester le même. Je pense avec quelque raison que les individus provenant de l'Afrique australe doivent être les plus grands et les plus forts de leur race. La peau plate et séchée de l'un d'eux, qui était un mâle parfaitement adulte, mesurait du nez à l'extrémité de la queue 3 mètres 50 centimètres, la queue allant pour 4 mètre.

Leur force trouve à s'y exercer plus qu'en aucun autre lieu de l'Afrique, les buffles et les rhinocéros n'étant nulle part plus nombreux qu'au pays de Massilicatzi, où j'ai longtemps chassé ; et d'ordinaire, chez ces animaux nullement énervés, la force est en raison de la taille. S'en faire une juste idée n'est guère possible ; tout ce que je puis avancer et certifier pour l'avoir vu, c'est qu'un buffle mâle vieux, *bos-cafer*, que je tuai, portait de l'épaule à la naissance de la queue quatre sillons profonds de 4 centimètres, résultant d'un simple coup de patte. Maintes fois je trouvai des rhinocéros simus de la plus haute taille que ni leur peau, ni leur poids, ni leur force, ni leur fureur, n'avaient

pu préserver de la mort. La place du combat était visible; partout elle était foulée, et l'empreinte du lion s'y lisait sur chaque point.

Le jeune éléphant qui suit sa mère périt souvent victime du lion qui le guette au passage, l'abat, l'étrangle et part sans le disputer, certain de le retrouver ensuite. Mais je ne sache pas que le lion attaque l'hippopotame, qui, de tous les animaux connus, porte la peau la plus épaisse; l'effet de ses mâchoires est sans doute trop redoutable, et le lion y renonce, quoique sa chair lui convienne fort par sa similitude avec celle du rhinocéros simus. Et je dis ainsi, parce que le lion venait souvent sur les débris de nos hippopotames tués et gisants sur les bords du fleuve.

La force musculaire du lion est encore attestée par l'étonnante largeur de ses bonds. Du point où reposait un mâle à celui où il retomba après un seul saut, je mesurai 48 de mes pas. C'est en s'élançant ainsi inopinément sur sa proie qu'il l'atteint; car le lion est mauvais coureur, et s'il procédait autrement, les antilopes, trop lestes, lui échapperaient toujours.

Vers novembre, décembre et janvier, durant l'été de ces climats, quand les herbes sont longues, le lion chasse seul ou suivi de sa femelle. Il peut alors espérer réussir pendant le jour, tant il excelle à s'approcher en rampant; la longueur des herbes le couvre. L'animal herbivore qui pâit porte bas la tête; il ne la relève qu'à intervalles à peu près égaux si quelque bruit ne l'y engage. La distance mesurée

par le lion est parcourue; il jette un regard, s'assure de sa proximité, se ramasse et bondit : l'antilope est à lui. Mais arrive-t-il que le lion ait failli, il bondit encore; sa proie lui échappe de nouveau, il fait un bond de plus, qui est le dernier, et que le succès ne couronne jamais. Le lion se ravise alors, et fait route en sens opposé à la course de l'antilope.

Pendant l'hiver, durant juin, juillet et août, quand les herbes sont ou foulées ou brûlées par le feu, pour un lion seul, la chasse n'est possible que la nuit; encore, comme elle ne saurait être fort abondante en résultats, le jour voit fréquemment ces animaux, réunis en cordons, qui cernent et rabattent le gibier vers des gorges, des défilés et des passages boisés, enlacés et difficiles, où sont postés quelques-uns de leurs accolytes. Ce sont des battues faites en règle, mais sans bruit, où les émanations des lions qui rabattent du vent sous le vent suffisent pour contraindre au départ les herbivores qui les recueillent.

Une fois, à deux reprises, en quelques minutes d'intervalle, nous tombâmes, mes chasseurs et moi, au centre d'une ligne de semblables traqueurs, vingt d'abord, trente ensuite, les courts buissons de *jong-dorn*, jeunes mimosas, nous en ayant primitivement intercepté la vue. Un rhinocéros sur lequel nous allions paraissait être surtout l'objet de leur convoitise. Malheureusement, notre présence les troubla dans leur plan d'attaque, et la leur nous ayant contraints à abandonner notre premier but, le rhinocéros

dut sa vie aux idées simultanées de possession qu'avaient eues ses deux plus redoutables ennemis.

Toutefois, ce que j'eusse désiré le plus ardemment, c'eût été de voir aux prises avec le rhinocéros cette troupe de lions si formidable. Souvent j'ai rencontré de grands débris résultant de ces combats dans lesquels l'herbivore avait toujours fini par succomber, et jamais il ne m'a été donné d'être proche témoin de telles scènes, si palpitantes d'intérêt!

Cependant un homme a vu, a ouï tout cela : la nuit, seul, sans armes, sans feu, abandonné de ses Cafres, blotti dans un buisson de *jong-doorn*, dévoré par la soif, assailli de mille inquiétudes, et de plus flairé par des rhinocéros, contre lesquels il ne trouvait pas un arbre qui lui servit d'asile; oui, mon estimable ami, M. Wahlberg, aujourd'hui professeur d'histoire naturelle à Stockholm, a été témoin à 20 pas d'une de ces luttes; et lui seul au monde peut-être saura nous dire la rudesse de l'attaque, le désespoir de la défense, comme aussi ses angoisses d'alors. C'est à l'état de nature, au milieu des forêts sauvages, quand ils agissent en toute liberté et qu'ils ne soupçonnent pas l'œil de l'homme, que ces animaux doivent être surtout observés pour être bien connus.

Après cette digression sur le lion, je reprends le fil de mon récit, en priant le lecteur de remarquer toutefois que mon but n'a jamais été de faire un roman, comme par exemple le *Voyage autour du monde*, de M. J. Arago, dont

la puissante organisation, je l'ai déjà dit ailleurs, lui a fait voir des buffles sous la peau des bœufs du Cap, des lions où ils sont inconnus depuis un siècle et demi, comme à False-Bay; des tireurs de lions dans un Rouvière, misérable habitant d'une ville civilisée; un boulanger qui n'a jamais connu que son pétrin, lequel charge son fusil d'une balle de fer, détestable projectile, trop léger, portant mal et rayant les armes, s'arme de pied en cap, sans excepter ni le trident, ni le sabre, ni la hache, ni les pistolets, ces jouets d'enfants bons tout au plus à tuer de mauvais sujets revêtus de faux honneur, imprégnés d'insulte, toutes choses enfin d'usage inconnu aux habitants de la colonie du Cap. Je n'ai jamais eu qu'un désir, celui d'initier qui voudra bien me lire à tout ce que je sais pour l'avoir vu ou appris avec certitude; et quant à mes faits et gestes, quant à ceux des personnes dont je parle, si l'ensemble n'a souvent rien du drame qui plaît au lecteur paisiblement assis dans son fauteuil élastique, la faute n'est pas la mienne, et si c'en est une, il fera bien de la rejeter sur qui dispose de tout.

Mais, encore une fois, est-il quelque chose de plus nuisible que des écrits qui, sous une apparence de vérité, faussent les idées de l'homme qui cherche à puiser de l'instruction dans la lecture? Est-il quelque chose de plus absurde que de faire un roman lorsqu'abondent les matériaux vrais, solides et pleins d'intérêt? N'a-t-il pas faussé sa mission, celui qui peut dire j'ai vu, qui en outre s'ap-

puie du nom le plus distingué pour propager des erreurs, filles indignes revêtues des ornements du plus beau style?

Depuis quinze jours le camp des Anglais était cerné, lorsque vint à Natal mon chariot, qui avait enfin réussi à franchir Touguela; mais à peine mes collections étaient-elles déchargées que mon conducteur fut enlevé à mon service pour remplir ses devoirs de citoyen; personne ne pouvait alors disposer de soi-même. Le retour à Om-Philos m'était impossible, j'attendis; et quand vint le lieutenant-colonel Cloete, mes Cafres, laissés à la garde de mes effets à Om-Philos, se présentèrent inopinément chez moi.

« Maître, me dit Kotchobana, nous avons appris là-bas, par les Amazoulous, que les Anglais et les boers se battaient ici. Des hommes nous ont dit que vous aviez été tué; ne vous voyant pas venir au temps indiqué, nous avons pensé que cela pouvait être et nous nous sommes décidés à venir jusqu'ici : vous n'êtes pas mort, tant mieux ! Il est bon que vous sachiez aussi que tout va mal là-bas. Panda veut se grandir aux yeux du peuple. Les boers, occupés de leur propre guerre, ne sont plus là pour contrôler ses actes et faire respecter leurs volontés. Il fait tuer à tort et à travers. Son commando est toujours sur pied. Chaque matin, c'est l'un ou l'autre mouzi cerné, dévasté, brûlé, dont les habitants sont impitoyablement mis à mort. Souzouana a été tué avec les principaux de sa famille et ses dévoués; ses quatre mouzis ne sont plus qu'un amas de cendres que nivelle le vent; son monde a été dispersé.

Le missionnaire Grout, d'Om-Schlatousse, a vu massacrer sous ses yeux, jusque dans sa maison, ceux qui lui obéissaient. Nous y sommes passés; nous y avons vu des cadavres d'hommes et de femmes récemment tués. La terreur était peinte sur tous les visages, car chacun ne sait pas si son mouzi n'aura pas le même sort le jour suivant. M. Grout a fui, emmenant sa femme et ce qu'il pouvait emporter de meubles les plus précieux; il n'est pas à présumer qu'il pense jamais y retourner, car Panda n'aime pas les missionnaires. Nous avons ouï dire également que Panda se refuserait à permettre aux blancs la chasse dans sa contrée; s'il en est ainsi, il nous faudra donc dire adieu aux éléphants? »

La peur, plus que toute autre cause, avait décidé mes Cafres à quitter les pays des Amazoulous, car ils avaient été témoins du massacre des gens de Souzouana; cette scène sanglante les avait vivement et trop désagréablement impressionnés. Je n'étais pas avec eux, ils avaient compris que la place n'était pas sûre: aussi n'avaient-ils mis que quatre jours et demi pour traverser à pied un espace de près de 70 lieues. J'étais assez peu rassuré touchant mon matériel, mon ivoire et mes collections osseuses abandonnés sans garde sur les bords de l'Om-Philos; mais, d'un autre côté, j'étais bien aise, malgré tout ce qu'avaient d'inquiétant ces nouvelles, de savoir à quoi m'en tenir sur les dispositions de Panda, devenues assez mauvaises à mon égard. Quel que pût être le danger, je ne pouvais me dis-

penser d'y retourner moi-même ; et, pour prédisposer Panda comme encore pour sonder ses desseins, je chargeai mes gens de présents pour lui, avec ordre de partir pour *Sképèle* dans le plus bref délai possible.

A peine avais-je fait cette démarche que je vis arriver le missionnaire Grout en compagnie de son épouse. Il ne put me déguiser son mécontentement d'avoir dû forcément abandonner la belle position qu'il s'était créée dans le Zoulou-Land ; sa femme parlait surtout du confortable perdu, qu'elle regrettait au point de verser des larmes. Pour des gens qui se disent n'être pas du monde, je trouvai qu'ils tenaient beaucoup trop aux choses de la terre ; d'où j'inclinai à penser qu'ils n'avaient pas eux-mêmes autant de confiance en l'avenir prêché qu'ils cherchaient à en inspirer aux Cafres. Ma position d'alors était moins belle peut-être que celle de M. Grout, car ma maison sise à la baie n'avait pas été plus respectée que les autres, et je venais, par suite du pillage mis à l'ordre du jour, d'être dépossédé d'une valeur de 6,000 francs qu'en vain je réclamai dans la suite, parce que le gouvernement anglais décline la responsabilité des pertes occasionnées par une guerre, même injuste.

M. Grout m'assura qu'il avait quitté la contrée sans fuir, parce que, tout persuadé qu'il était de la mauvaise volonté de Panda, il avait la conviction, disait-il, que ce roi ne tenterait rien sur un blanc. Il m'engagea fortement à y retourner en personne, probablement afin de savoir,

par cet essai qui ne lui coûtait rien, s'il y aurait ensuite pour lui possibilité de retirer de sa maison d'Om-Schlattousse les meubles qu'il y avait laissés ; mais, quoique j'eusse découvert la ruse, je dus adopter le seul parti qui s'offrit à moi.

En conséquence, dès que le lieutenant-colonel Cloete m'eut fait rendre mon attelage de bœufs, dont il avait pris provisoirement possession pour servir aux intérêts de son gouvernement, je quittai Natal et cheminai vers Om-Philos, où j'arrivai le 25 août 1842, après quatorze jours de route, sans événements dignes d'être rapportés. Je trouvai tout en ordre chez moi ; personne n'avait eu l'idée de profiter de l'absence de mes gardiens, grâce à la sévère justice de Panda. Kotchobana et Boulandje, de retour de Sképèle, m'apprirent que Panda avait accepté mes présents ; que ses paroles avaient été belles, mais moins que de coutume. Et, à travers ses phrases décousues et maladroitement présentées, cette fois ils avaient deviné que son cœur n'était plus aussi beau pour moi. Ils avaient aussi pu recueillir durant la route et acquérir la conviction que des conciliabules s'étaient tenus et se tenaient encore à l'effet de savoir et de fixer la conduite qu'eux, hommes noirs, avaient à tenir à l'égard des blancs de Natal qui se disputaient la possession du sol.

Trois opinions différentes avaient été émises. Les vrais politiques, les philosophes étaient d'avis de n'y prendre aucune part, de laisser s'égorger les blancs ; car, qu'il ap-

partint aux Anglais ou aux boers, chaque homme qui tombait était un ennemi de moins pour eux. Ceux qui, passionnés pour la guerre, tendaient à prendre fait et cause pour l'un ou l'autre parti belligérant étaient divisés également. Les uns voulaient se ruer sur les boers, parce que chez eux étaient de nombreux troupeaux, butin riche il est vrai, mais difficile à saisir ; les autres trouvaient plus aisé de s'unir aux boers pour tomber sur les Anglais, parce que chez les Anglais se trouvaient mille belles choses à leur convenance, et qu'en suivant ce système d'exécution facile ils se conservaient l'amitié des boers, dont ils avaient tout à craindre s'ils venaient à froisser leurs intérêts. Panda, lui, partageait l'opinion de ceux qui voulaient attaquer les boers : mais l'opposition était forte ; les anciens voulaient la paix ; il y eut trop de lenteur, et le traité fut signé avant qu'aucun parti décisif eût été pris par les Amazoulous. Cette lenteur conserva la paix ; mais, malgré son maintien, les passions avaient été suffisamment remuées pour que je m'aperçusse moi-même des mauvaises dispositions de beaucoup d'entre eux à mon égard ; ceux-là peut-être n'attendaient qu'un mot, qu'un signe pour m'assagayer. Leurs yeux trahissaient leurs sentiments lorsqu'ils m'approchaient ; quelques-uns se montrèrent bien aussi assez insolents, mais sans provocation. Ma position me recommandait la plus grande prudence, sans témoigner de faiblesse, et une telle conduite était difficile à tenir.

Je patientai tant que je pus ; mais aussi quand, enhar-

dis par mon silence, les uns ou les autres, qui d'abord sollicitaient gratis différents objets, eurent l'impertinence de les exiger et de monter audacieusement dans mon wagon pour s'en emparer, je jugeai que le temps était venu de leur faire comprendre que je ne cétais point à la crainte. Au grand étonnement de mes Cafres de Port-Natal, je tombai seul sur les Amazoulous auteurs de cette tentative, leur déchargeant sur la tête et sur le dos une grêle de coups de bâton qui refroidit leur prétention au pillage. Je n'avais craint qu'une chose, la nécessité de faire usage de mes armes, car alors il ne m'eût pas été donné de sortir de leur pays.

Bien me prit d'avoir agi de la sorte ; car dès ce moment on craignit de m'approcher ; on se rangeait à distance sur mon passage, et dès-lors je n'eus plus de relations avec le commun du peuple. De si populaire que j'avais été, je me fis aristocrate ; je ne fréquentai plus que les hauts personnages qui m'avaient été utiles, et je redoublai de zèle et de prévenance auprès d'eux.

Sur ces entrefaites, Panda, qui avait reçu mes propositions d'échange, me dépêcha un capitaine chargé de me transmettre ses volontés et de traiter en son nom. Mais tout d'abord surgirent d'insurmontables difficultés. Au lieu d'une partie de verroteries (*hamgazy*) de la valeur de 40 rixdallers pour chaque vache, ce qui était alors le prix habituel, Panda en exigeait une de 125 pour de jeunes génisses dont les cornes naissantes avaient au plus

3 pouces; il m'était impossible d'accéder à une pareille offre. Je n'hésitai pas à la rejeter. Alors le capitaine de Panda ajouta cette phrase si délicate, dans laquelle j'entrevis une intention, sans soupçonner un ordre : « Mon maître se propose d'envoyer son peuple chasser l'éléphant dans le bassin des deux Om-Philos où vous êtes présentement. » Je demandai une explication, mais l'envoyé la donna sans sortir aucunement du sens exact de la phrase de son maître.

Trois jours ensuite, c'était un autre qui m'arrivait avec celle-ci : « Panda, mon maître, veut faire chasser l'éléphant ici même; il m'a ordonné de vous dire que là-bas dans le sud, à Om-Schlatousse, vous rencontrerez beaucoup d'éléphants : 200 au moins viennent d'y être vus; en y allant, vous obligerez Panda. » Je sollicitai encore des explications, et je n'appris rien de plus que ce que disaient exactement ces paroles.

Mes Cafres de Natal, que je consultai pour déterminer le sens de ces conseils et de ces prières, tombèrent d'accord pour y voir l'intention bien arrêtée de Panda de m'interdire la chasse des éléphants dans son pays. Je trouvai sa manière de procéder trop délicate, parce que sa prière était d'un sens presque inintelligible, et que, pour ne pas comprendre des ordres aussi doucement insinués, j'eusse bien pu m'exposer aux effets de sa colère. « Allons, dis-je, puisqu'il veut que j'aille chasser à Om-Schlatousse et que ma démarche doit l'obliger, demain que part pour

Touguela mon chariot chargé d'ivoire, nous l'accompagnerons jusqu'à Om-Schlatousse afin de satisfaire les vues de Panda. »

Ainsi fut fait. Deux jours de fatigantes recherches dans les montagnes d'Om-Gohey ne me laissèrent voir que de vieilles traces d'une troupe d'environ 200 éléphants, passés là depuis plus d'une quinzaine. J'avais longé, sur un espace de plus de 10 lieues, le versant du nord que sillonnent partout de jolis ruisseaux d'eau limpide, lesquels descendent dans l'Om-Schlatouzanne, petite rivière vive et profonde, bordée de grands et verts roseaux, laquelle, telle qu'une fille auprès de sa mère, marche à toucher l'Om-Schlatousse, pour plus loin lui donner la main et se jeter avec elle dans la mer des Indes.

Sur toutes ces montagnes, de composition granitique, où l'eau est d'une abondance extrême, la végétation vaut bien à l'œil celle des plaines; mais les pâturages, excellents pour les chevaux, en sont peu convenables aux bœufs. Les riet-booken, *Redunca eleotragus*, s'y montraient fréquemment, isolés ou par petites troupes; les inégalités de terrain en facilitent la chasse, d'autant plus aisée que, nullement troublés, ces animaux étaient peu farouches et d'une approche facile, presque certaine à 100 pas. Les klip-springer¹ occupaient les lieux les plus inaccessibles, où ils se perchaient hardiment sur une faible saillie, à

¹ *Oreotragus saltatrix*.

peu près comme des oiseaux de proie; mais ils étaient plus rares, et nulle part cette espèce n'est très-répandue. Quelquefois les damans se risquaient hors de leurs trous, mais les buffles ne se découvrirent pas une seule fois durant notre passage.

Certain que les éléphants avaient été, mais n'étaient plus dans les bois du bassin de l'Om-Schlatousse, je quittai ces lieux, nuls d'intérêt pour moi, et je regagnai mon camp. Le jour qui suivit, il me fallut écouter encore un autre envoyé de Panda, lequel s'obstinait à me dire que les éléphants étaient à Om-Schlatousse, que c'était là que je devais les aller chercher. J'en revenais, j'avais trop bien vu les lieux signalés pour croire à pareille assertion.

« Je comprends, lui dis-je, que Panda veut m'interdire la chasse; il en a le droit, et je m'y sou mets. Vienne mon chariot, et je dis adieu à ces contrées. D'ici là vous pouvez assurer Panda que je ne chasserai que pour mes besoins journaliers. Les buffles, les élans, les rhinocéros, les hippopotames ne sont pas compris dans l'exception, je ne m'adresserai plus qu'à eux. » Et l'envoyé n'aura pas manqué de dire à son maître : « Le blanc a compris, le blanc s'en ira. »

Je pris encore un squelette de rhinocéros *simus*¹, que j'avais tué faisant coup double sur deux de ces animaux, la mère et le jeune, grand comme la mère elle-même, et

¹ Ce squelette appartient aujourd'hui à la galerie d'anatomie comparée, sous la direction de M. de Blainville, au Jardin du Roi.

quand Henning me fut revenu du Touguela, mes dispositions de départ étaient faites. J'allai dire un dernier adieu aux chères et luxueuses rives de l'Om-Philos-Om-Schlopu, moins belles, il est vrai, en raison de la sombre couleur des derniers événements qui m'avaient ravi Souzouana; j'éprouvais un gonflement de cœur pour trop aimer ces lieux témoins de mille épisodes de chasse qu'il serait trop long d'écrire. Mes gens s'en aperçurent, et leur premier soin fut de me faire observer qu'il n'y avait pas d'ordre si positif que le jour du départ eût été fixé par Panda.

« Maître, vous auriez bien tort de partir ainsi. Pourquoi ne pas terminer par une dernière chasse aux éléphants? Il y en a encore, vous le savez pour les avoir vus vous-même. Deux troupes se tiennent à une demi-journée de marche : l'une de dix, l'autre de quinze individus. — Oui, mais de faibles et courtes dents, des femelles, une troupe de méchantes bêtes. Nous n'aurons que de la tablature sans espoir de profit; le mieux serait de partir sans rien tenter de plus. »

Alors les prières, les instances redoublèrent; pas un n'eût été content si je ne m'y fusse rendu, et le lendemain fut pris définitivement pour recommencer une chasse, quelles que pussent être les dispositions de l'atmosphère. Il en fallait une dernière, une seule, après quoi l'on partirait content.

Nous eûmes la précaution d'être sur pied deux heures

avant le jour, ce qui nous permit la vue de quelques hyènes retardataires, lesquelles, après leurs sanglantes orgies, regagnaient leur asile à peu près de cet air piteux qu'ont les mauvais sujets que le froid du matin crispe bien plus que d'autres. Elles filèrent devant nous, honteuses, les mendiantes, les éclopées ! nous laissant sentir longtemps la puanteur de leur ignoble et dégoûtante livrée. Je les nourrissais, les indignes, mais à condition qu'elles ne se laissassent pas voir. D'ordinaire tout oublié de ce genre était puni d'un coup de fusil ; cette fois je m'abstins, parce que nous n'avions en vue que les éléphants, et alors jamais un seul coup ne doit être tiré sans nécessité sur quelque autre animal que ce soit.

Vers neuf heures, un rhinocéros simus, qui, sans s'en douter, nous barrait le passage à 8 pas, me contraignit à faire, bien malgré moi, retentir l'air d'une puissante et résonnante détonation ; il tomba privé de vie, et nous passâmes. Vers onze heures, la chaleur était intense ; nous planions sur l'Om-Philos-Mouniama, où nous vîmes la troupe de dix éléphants, les pieds dans l'eau, se servant de la trompe comme d'une main pour se plaquer le corps de sable mouillé, et ensuite se laver de la même manière avec les mêmes soins qu'un petit-maitre apporterait à sa toilette. Quant à la direction du vent, nous étions bien ; mais le lieu où se trouvaient ces animaux était trop découvert, ils devaient nous apercevoir. J'attendais, préférant les voir quitter ce point pour un autre. Henning;

toujours impatient en pareille circonstance, observait aussi que c'était une véritable toilette faite dans toutes les règles. « Attendrons-nous, me dit-il, qu'ils aient passé leur chemise? — Certainement, et seulement alors il sera bien d'y attacher une épingle. Attendons un peu. »

Quelques minutes ensuite, nous nous étions divisés en deux bandes; Henning avec ses gens avait pris la gauche; moi, avec les miens, j'étais allé gagner la droite, notre but étant de mettre les éléphants entre nos deux petites troupes. Malheureusement, aussitôt que nous essayâmes de resserrer entre nous ces animaux, l'un d'eux leva la trompe, étendit ses oreilles, poussa un cri d'alarme, et tous décampèrent, gravissant la rive opposée, pour ensuite s'enfoncer dans les bois, où deux heures de recherches sur leurs traces restèrent infructueuses. Ces traces allaient trop loin et s'écartaient trop de la direction que nous eussions préférée : aussi les quittâmes-nous, harassés en pure perte.

Vers trois heures nous cherchions toujours, espérant rencontrer l'autre troupe de quinze individus, à la veille de perdre, il est vrai, le peu qui nous restât d'espoir, lorsqu'un de mes nouveaux Cafres, du nom de Kamdâne, se rejeta sur moi, me disant : « Les voici ! — Quoi? — Les éléphants. — Tant mieux ! » Et sur l'indication j'en vis distinctement six ou sept, se remuant paisiblement dans des touffes de buissons de kruys-bezie, hauts de 10 à 15 pieds, dominés par quelques arbres de taille plus élevée.

Le lieu était tel que le mieux était de les faire tourner par une troupe, tandis que l'autre resterait au point d'où ils avaient été aperçus. Kamdâne, porteur d'un énorme fusil d'un quart de livre, s'en fut avec deux autres Cafres. Il réussit à merveille à exécuter la marche prescrite et à approcher de 10 pas. Alors les coups partirent ensemble ; mais, comme s'ils eussent deviné nos intentions, au lieu de prendre leur course sur le point où ils étaient attendus et où ils devaient naturellement passer, les éléphants rebroussèrent sur les hommes qui venaient de les attaquer. Kamdâne fut protégé par un arbre qu'un éléphant renversa en fuyant, et d'où nous eûmes toutes les peines du monde à le retirer ; Boulandje y perdit son fusil, enlevé, disait-il, par la trompe d'un éléphant, et que nous retrouvâmes à quelque distance, mais hors d'état de servir ; le troisième, à la vue du danger, s'était affalé dans un ravin distant de quelques pas seulement ; de telle sorte que l'éléphant qui le chassait dut croire qu'il avait eu affaire à un sorcier doué de la faculté de disparaître sous terre à volonté.

Jusque-là jamais encore il n'était arrivé aux miens de se trouver à ce point mystifiés par des éléphants. Le danger passé, nous en rîmes beaucoup, même avec Kamdâne, dont le dos était tout labouré par les branches et les épines ; puis nous suivîmes notre objet, charmés de voir les traces se diriger vers notre camp.

Une heure ensuite nous fûmes avertis du voisinage de

ces mêmes éléphants, dont nous n'avions pas quitté les traces, par un bruit sourd et caverneux que ces animaux font fréquemment entendre, lequel est produit, assure-t-on, par les intestins. Le peu de hauteur des buissons, joint à leur trop grand rapprochement, nous empêchait de rien voir; il nous fallait prêter une oreille attentive, afin de nous diriger sur le bruit, par lequel nous ne pouvions malheureusement pas calculer la distance. C'était encore un endroit peu propice, et la condition de l'être me paraissait d'autant plus indispensable que la troupe en question était très-mauvaise. Il fallait marcher à pied levé, s'arrêter, écouter, poursuivre encore, s'arrêter de nouveau, toujours tendre l'oreille; en un mot, se comporter comme des chats, sans observer aucun ordre, et au risque de devoir faire écraser son voisin, afin de se soustraire soi-même. L'un de mes Cafres, celui qui se trouvait le plus à gauche, approchait ainsi, lorsqu'au-dessus de sa tête des branches s'agitent pour s'entr'ouvrir et laisser passer d'abord une trompe, puis une tête d'éléphant, qui regarde comme d'un premier étage ce que l'on faisait au-dessous de ses croisées. Nez à trompe avec son ennemi, mon Cafre lève son arme, et sans guère l'ajuster, brûle la barbe du curieux. Celui-ci fait un demi-tour sur lui-même et prend sa ligne de fuite en traversant la nôtre, dont un homme se retrouva par terre sans pouvoir s'expliquer comment.

« Cela va mal, Kōtchobana. Pour une dernière fois,

nous ne ferons rien aujourd'hui. — Taisons-nous, maître; nous sommes peut-être près de la réussite. Vous entendez.... les autres sont là; ils n'ont pas bougé. » En disant cela, il indiquait d'où venait le bruit, et nous allâmes quatre vers une petite clairière qui s'ouvrait devant nous.

Mais à peine étions-nous sur le point de l'atteindre que des arbres se brisent avec éclat au bord opposé, et livrent passage à un grand et furieux éléphant qui charge avec toute la rapidité possible. Sa direction était trop visible, son intention trop prononcée pour que nous pussions douter du danger. Henning, Kotchobana et un Cafre qui m'accompagnaient, n'hésitent pas, et détalent instantanément sans s'inquiéter de moi, qui, du reste, n'ai jamais pu me résoudre à fuir aussi longtemps que j'ai eu un coup à tirer. Sans bouger, je suivais du bout du canon la tête de l'animal qui paraissait vouloir se précipiter à fond. 30 pas le séparaient quand il reçut ma balle, qui lui donna quelque autre idée à laquelle il obéit en décrivant une courbe assez large, la moindre qu'il lui fût possible d'exécuter. Il ne lui fallait pas moins pour rabattre son air des plus fanfarons, et la prétention qu'il avait certainement de nous écraser sur sa dent gauche comme ces insectes sauteurs broyés sous l'ongle d'une femme.

La croupe de l'éléphant se voyait encore, s'enfonçant dans la verdure des bois, où elle allait disparaître. Un autre de mes gens, chasseur tout neuf, hardi par l'igno-

rance du danger, vint à débouquer et aperçut l'animal fuyant. Cet homme, ex-quartier-maitre à bord de la corvette *la Favorite*, déserteur à Boston lorsqu'y stationnait le prince de Joinville, était Provençal de naissance ; il avait nom Louis. Intrépide jusqu'à la démence, n'aimant le danger que pour le danger, le voilà parti, s'acharnant comme un véritable chien sauvage à la poursuite du fuyard. L'éléphant, qui avait quelque chose de mieux à faire que de perdre son temps à regarder ses talons, continuait sa course à l'allure déhanchée. Ses longues jambes, la largeur de son pas, le servaient à merveille. Il soufflait comme tout animal qui court, mais sans effort, et déjà Louis n'en pouvait plus. Louis, dont les jambes avaient quelque chose de celles de l'hippopotame, allait très-vite pour sa taille, mais infiniment trop doucement pour remporter le prix de course sur un éléphant. C'est qu'aussi notre homme avait à porter un fusil de 22 livres, et Louis n'était pas assez Romain pour considérer une telle arme comme faisant partie de son corps ; l'éléphant le lui prouvait. Voilà probablement pourquoi mon hardi Provençal fut obligé de se reposer un instant.

Son courage, son acharnement, firent qu'il eut bientôt repris haleine, et sans s'inquiéter s'il se perdrait ou s'il passerait la nuit dans les bois, il reprit sa course en suivant les traces tachées de sang : sa persévérance fut récompensée. Une branche casse tout proche, l'éléphant et Louis sont à se toucher. Un énorme coup résonne, l'animal tombe, et

mon Provençal songeait à lui couper la queue pour avoir son titre de possession, quand il se ravise et recharge son arme ; mais il n'avait pas fini que le blessé se relève et part, au grand et long étonnement de l'ex-matelot, qui le regarde la bouche ouverte, s'imaginant voir sur sa trompe, ses oreilles et sa queue, se jouer comme le feu de Saint-Elme.

Revenu à lui, Louis se démène tel qu'un diable dans de l'eau bénite. Il eût dans sa colère voulu tordre le canon de son fusil ; de la crosse il en frappait la terre comme si son intention eût été de la crevasser à 500 pieds pour s'engloutir lui-même. Oh ! quelle sottise il s'accusait d'avoir commise en ne suivant pas sa première idée ! Il eût retenu l'éléphant par la queue ; il lui eût fait de son couteau une large incision au ventre ; il fût monté par ce *trou au chat*¹ dans cette hune de nouveau genre, de laquelle il eût envoyé en assagaye sur le pont tout le filin qu'elle contenait, ce qui voulait dire qu'il eût arraché à l'animal ses entrailles. Oh ! si des circonstances aussi belles se présentaient encore à lui, Louis n'était pas homme à les laisser s'échapper ; ainsi jurait-il, ainsi voulait-il faire.

Au bout d'un quart d'heure, voici qu'un autre éléphant traverse devant Louis, qui le tire. L'animal tombe comme le premier ; cette chute est pour Louis une immense con-

¹ Partie de la hune par laquelle montent les gabiers qui redoutent l'ascension par les gambes de revers.